GEORG SIMMEL

Les grandes villes et la vie de l'esprit

Die Großstädte und das Geistesleben, 1903

Conférence publiée dans *Die Großstadt. Vorträge und Aufsätze zur Städteausstellung*, éd. Th. Petermann (Jahrbuch der Gehe-Stiftung Dresden, vol. 9), Dresde, 1903, p. 185-206. Texte allemand d'après Georg Simmel Online (socio.ch), dans le domaine public.

1 Les problèmes les plus profonds de la vie moderne naissent de la prétention de l'individu à préserver l'autonomie et la singularité de son existence face aux puissances écrasantes de la société, de l'héritage historique, de la culture extérieure et de la technique de la vie : c'est la forme la plus récente du combat avec la nature que l'homme primitif doit mener pour son existence *corporelle*. Que le XVIII^e^ siècle appelle à se libérer de tous les liens nés de l'histoire, dans l'État et la religion, dans la morale et l'économie, afin que la nature originellement bonne, la même chez tous les hommes, se développe sans entraves ; que le XIX^e^ siècle exige, à côté de la simple liberté, la particularité de l'homme et de son ouvrage, née de la division du travail, qui rend chacun incomparable et, autant que possible, indispensable, mais qui le rend par là même d'autant plus étroitement dépendant de ce que tous les autres lui apportent ; que Nietzsche voie la condition du plein épanouissement des individus dans la lutte la plus impitoyable des uns contre les autres, ou le socialisme, au contraire, dans la suppression de toute concurrence — partout agit le même motif fondamental : la résistance du sujet à être nivelé et usé par un mécanisme social et technique.

2 Lorsqu'on interroge les produits de la vie spécifiquement moderne sur leur intériorité — lorsqu'on demande en quelque sorte au corps de la culture ce qu'il en est de son âme, comme c'est ma tâche aujourd'hui à propos de nos grandes villes —, la réponse devra rechercher l'équation que ces formations établissent entre les contenus individuels et les contenus supra-individuels de la vie, les adaptations par lesquelles la personnalité s'accommode des puissances qui lui sont extérieures.

3 Le fondement psychologique sur lequel s'élève le type des individualités de la grande ville est l'intensification de la vie nerveuse [Steigerung des Nervenlebens], qui résulte du changement rapide et ininterrompu des impressions extérieures et intérieures. L'homme est un être de différences [Unterschiedswesen] : sa conscience est stimulée par la différence entre l'impression du moment et celle qui

l'a précédée. Les impressions qui durent, la faiblesse de leurs différences, la régularité habituelle de leur cours et de leurs oppositions consomment pour ainsi dire moins de conscience que l'afflux rapide d'images changeantes, que l'écart brutal au sein de ce qu'on embrasse d'un seul regard, que l'imprévu des impressions qui s'imposent. En créant précisément ces conditions psychologiques — à chaque traversée de rue, avec le rythme et la diversité de la vie économique, professionnelle et sociale —, la grande ville instaure, dès les fondements sensibles de la vie psychique, dans la quantité de conscience qu'elle exige de nous parce que nous sommes faits comme des êtres de différences, une opposition profonde avec la petite ville et la vie à la campagne, avec le rythme plus lent, plus familier, plus égal de leur image sensible et spirituelle de la vie.

4 On comprend par là, avant tout, le caractère intellectualiste de la vie psychique dans la grande ville, par opposition à celle de la petite ville, qui repose bien davantage sur la sensibilité [*Gemüt*] et sur les relations affectives. Car celles-ci s'enracinent dans les couches les moins conscientes de l'âme et croissent de préférence dans l'égalité tranquille d'habitudes ininterrompues. Le lieu de l'entendement, au contraire, ce sont les couches supérieures de notre âme, transparentes et conscientes ; il est la plus adaptable de nos forces intérieures ; pour s'accommoder du changement et de l'opposition des phénomènes, il n'a pas besoin des ébranlements et des bouleversements intérieurs sans lesquels la sensibilité, plus conservatrice, ne saurait se plier à ce même rythme. Ainsi le type de l'habitant des grandes villes — qui, naturellement, connaît mille variantes individuelles — se crée-t-il un organe de protection contre le déracinement dont le menacent les courants et les discordances de son milieu extérieur : au lieu de réagir avec la sensibilité, il y réagit pour l'essentiel avec l'entendement, auquel l'intensification de la conscience, produite par la même cause, assure la prérogative psychique. La réaction à ces phénomènes est ainsi reportée dans l'organe psychique le moins sensible, le plus éloigné des profondeurs de la personnalité. Cette rationalité [Verstandesmäßigkeit], reconnue ainsi comme un préservatif de la vie subjective contre les violences de la grande ville, se ramifie en de multiples phénomènes particuliers.

5 Les grandes villes ont toujours été les sièges de l'économie monétaire, parce que la diversité et la concentration des échanges économiques donnent au moyen d'échange une importance qu'il n'aurait pas atteinte dans la rareté des échanges ruraux. Or l'économie monétaire et la domination de l'entendement sont liées de la manière la plus profonde. Elles ont en commun la pure objectivité [Sachlichkeit] dans le traitement des hommes et des choses, où une justice formelle s'allie souvent à une dureté impitoyable. L'homme purement rationnel est indifférent à tout ce qui est proprement individuel, parce qu'il en découle des relations et des réactions que l'entendement logique ne peut épuiser — tout comme l'individualité des phénomènes n'entre pas dans le principe de l'argent. Car l'argent ne demande que ce qui leur est commun à tous, la valeur d'échange, qui nivelle toute

qualité et toute singularité en les ramenant à la seule question du *combien*. Toutes les relations affectives entre les personnes se fondent sur leur individualité, tandis que les relations rationnelles comptent avec les hommes comme avec des nombres, comme avec des éléments en eux-mêmes indifférents, qui n'ont d'intérêt que par leur prestation objectivement mesurable : ainsi l'habitant de la grande ville compte-t-il avec ses fournisseurs et ses clients, avec ses domestiques, et souvent même avec les personnes qu'il fréquente par obligation sociale ; tout au contraire du cercle plus restreint, où la connaissance inévitable des individualités produit tout aussi inévitablement une tonalité plus chaleureuse des conduites, un au-delà de la simple pesée objective de la prestation et de la contrepartie. L'essentiel, sur le plan de la psychologie économique, est ici que, dans des conditions plus primitives, on produit pour le client qui commande la marchandise, de sorte que producteur et acheteur se connaissent. La grande ville moderne, elle, se nourrit presque entièrement de la production pour le marché, c'est-à-dire pour des acheteurs entièrement inconnus, qui n'entrent jamais dans le champ de vision du producteur. L'intérêt des deux parties y prend une objectivité impitoyable ; leur égoïsme économique, calculateur et rationnel, n'a à craindre aucune distraction venue des impondérables des relations personnelles. Et cela est manifestement en interaction si étroite avec l'économie monétaire — qui domine dans les grandes villes, y a chassé les derniers restes de la production domestique et du troc direct, et réduit chaque jour davantage le travail sur commande — que personne ne saurait dire si c'est d'abord cette disposition psychique, intellectualiste, qui a poussé vers l'économie monétaire, ou si c'est celle-ci qui a été le facteur déterminant de celle-là. Ce qui est sûr, c'est que la forme de la vie dans la grande ville est le sol le plus nourricier de cette interaction ; je ne veux l'illustrer que par le mot du plus grand historien anglais des institutions : dans tout le cours de l'histoire anglaise, Londres n'aurait jamais agi comme le cœur de l'Angleterre, souvent comme son entendement, et toujours comme sa bourse !

6 Dans un trait en apparence insignifiant de la surface de la vie, les mêmes courants psychiques se rejoignent, de façon assez caractéristique. L'esprit moderne est devenu de plus en plus calculateur. À l'idéal des sciences de la nature — transformer le monde en un problème de calcul, fixer chacune de ses parties dans des formules mathématiques — correspond l'exactitude calculatrice que l'économie monétaire a apportée à la vie pratique ; c'est elle qui, la première, a rempli la journée de tant d'hommes de pesées, de calculs, de déterminations chiffrées, de réductions de valeurs qualitatives à des valeurs quantitatives. Par la nature calculatrice de l'argent, une précision est entrée dans le rapport des éléments de la vie, une sûreté dans la détermination des égalités et des inégalités, une absence d'équivoque dans les accords et les arrangements — comme celle que produit, extérieurement, la diffusion générale des montres de poche. Mais ce sont les conditions de la grande ville qui sont, pour ce trait essentiel, à la fois cause et effet. Les relations et les af-

faires de l'habitant type des grandes villes sont d'ordinaire si diverses et si compliquées — surtout, par l'accumulation de tant d'hommes aux intérêts si différenciés, leurs relations et leurs activités s'engrènent en un organisme aux membres si nombreux — que sans la ponctualité la plus exacte dans les promesses et les prestations, l'ensemble s'effondrerait en un chaos inextricable. Si toutes les horloges de Berlin se mettaient soudain à aller de travers, chacune dans un sens, ne fût-ce que dans la marge d'une heure, toute la vie économique et toute la circulation de la ville en seraient désorganisées pour longtemps. À cela s'ajoute, plus extérieure encore en apparence, la grandeur des distances, qui fait de toute attente et de tout déplacement inutile une perte de temps qu'on ne peut absolument pas se permettre. Ainsi la technique de la vie dans la grande ville n'est-elle tout simplement pas pensable sans que toutes les activités et toutes les relations réciproques soient ordonnées avec la plus grande ponctualité dans un schéma temporel fixe, au-dessus des sujets. Mais ici encore apparaît ce qui ne peut être, au fond, que la tâche entière de ces considérations : de chaque point de la surface de l'existence, si fort qu'il semble né en elle et d'elle seule, on peut jeter une sonde dans la profondeur de l'âme ; toutes les extériorités les plus banales sont finalement reliées, par des lignes directrices, aux décisions dernières sur le sens et le style de la vie. La ponctualité, la calculabilité, l'exactitude que lui imposent les complications et l'étendue de la vie dans la grande ville ne sont pas seulement en relation très étroite avec son caractère monétaire et intellectualiste ; elles doivent aussi colorer les contenus de la vie et favoriser l'exclusion de ces traits et de ces pulsions irrationnels, instinctifs, souverains, qui voudraient déterminer d'eux-mêmes la forme de la vie au lieu de la recevoir du dehors comme une forme générale, précisée par un schéma. Même si les existences souveraines ainsi caractérisées ne sont nullement impossibles dans la ville, elles sont pourtant opposées à son type ; et c'est ce qui explique la haine passionnée que des natures comme Ruskin et Nietzsche portaient à la grande ville : des natures qui ne trouvent la valeur de la vie que dans ce qui est singulier, hors de tout schéma, et ne peut être précisé de la même façon pour tous, et chez qui cette haine jaillit de la même source que celle qu'elles vouent à l'économie monétaire et à l'intellectualisme de l'existence.

7 Les mêmes facteurs qui se sont ainsi figés, dans l'exactitude et la précision à la minute de la forme de vie, en une formation de la plus haute impersonnalité, agissent d'autre part dans un sens éminemment personnel. Il n'y a peut-être pas de phénomène psychique qui soit aussi inconditionnellement réservé à la grande ville que le caractère blasé [Blasiertheit]. Il est d'abord la conséquence de ces excitations nerveuses qui changent rapidement et se pressent dans leurs oppositions, et dont nous semblait déjà découler l'intensification de l'intellectualité propre à la grande ville ; c'est pourquoi les gens bêtes, et d'emblée sans vie intellectuelle, ne sont généralement pas blasés. De même qu'une vie de jouissances sans mesure rend blasé, parce qu'elle excite les nerfs jusqu'à leurs réactions les plus fortes, si longtemps

qu'ils finissent par ne plus donner aucune réaction, de même des impressions plus inoffensives, par la rapidité et le contraste de leur succession, leur arrachent des réponses si violentes, les tiraillent si brutalement en tous sens qu'ils livrent leur dernière réserve de forces et, restant dans le même milieu, n'ont pas le temps d'en rassembler une nouvelle. L'incapacité qui en résulte de réagir aux excitations nouvelles avec l'énergie qui leur conviendrait est précisément ce caractère blasé que montre déjà, à vrai dire, tout enfant de la grande ville, comparé aux enfants de milieux plus calmes et moins changeants. À cette source physiologique du caractère blasé de la grande ville s'unit l'autre, qui coule dans l'économie monétaire. L'essence du caractère blasé est l'émoussement à l'égard des différences entre les choses : non pas au sens où elles ne seraient pas perçues, comme chez l'hébété, mais au sens où la signification et la valeur des différences entre les choses, et par là des choses elles-mêmes, sont ressenties comme nulles. Elles apparaissent au blasé dans une teinte uniformément terne et grise, aucune ne valant d'être préférée à une autre. Cette disposition de l'âme est le fidèle reflet subjectif de l'économie monétaire entièrement accomplie : en ce que l'argent compense uniformément toute la diversité des choses et exprime toutes les différences qualitatives entre elles par des différences de *combien*, en ce que l'argent, avec son absence de couleur et son indifférence, s'érige en dénominateur commun de toutes les valeurs, il devient le plus terrible des niveleurs ; il vide irrémédiablement les choses de leur noyau, de leur singularité, de leur valeur spécifique, de leur incomparabilité. Elles flottent toutes avec le même poids spécifique dans le courant d'argent toujours en mouvement, se trouvent toutes sur le même plan et ne se distinguent que par la grandeur de la portion qu'elles en couvrent. Dans le cas particulier, cette coloration, ou plutôt cette décoloration des choses par leur équivalence avec l'argent, peut être d'une petitesse imperceptible ; mais dans le rapport que le riche entretient avec les objets qu'on peut acquérir pour de l'argent, et peut-être déjà dans le caractère d'ensemble que l'esprit public confère partout aujourd'hui à ces objets, elle s'est accumulée en une grandeur très sensible. C'est pourquoi les grandes villes, principaux sièges de la circulation de l'argent, où la vénalité des choses s'impose dans une tout autre mesure que dans des conditions plus modestes, sont aussi les véritables lieux du caractère blasé. En lui culmine, en quelque sorte, cet effet de la concentration des hommes et des choses qui pousse l'individu à sa plus haute performance nerveuse ; par la simple intensification quantitative des mêmes conditions, cet effet se renverse en son contraire, en ce singulier phénomène d'adaptation qu'est le caractère blasé, où les nerfs découvrent leur dernière possibilité de s'accommoder des contenus et de la forme de la vie dans la grande ville en se refusant à y réagir : l'autoconservation de certaines natures, au prix de la dévalorisation du monde objectif tout entier, qui finit inévitablement par entraîner la personnalité elle-même dans un sentiment de dévalorisation égale.

8 Tandis que le sujet doit régler cette forme d'existence entièrement avec lui-même, son autoconservation face à la grande ville exige de lui un comportement de nature sociale qui n'est pas moins négatif. L'attitude intellectuelle des habitants des grandes villes les uns envers les autres, on pourra la désigner, du point de vue formel, comme la réserve [Reserviertheit]. Si, au contact extérieur incessant avec d'innombrables personnes, devaient répondre autant de réactions intérieures que dans la petite ville, où l'on connaît presque tous ceux qu'on rencontre et où l'on a avec chacun un rapport positif, on s'atomiserait intérieurement tout à fait et l'on tomberait dans un état psychique proprement inimaginable. C'est en partie cette circonstance psychologique, en partie le droit à la méfiance que nous avons envers les éléments de la vie urbaine qui nous frôlent dans un contact fugitif, qui nous contraignent à cette réserve, à cause de laquelle souvent nous ne connaissons même pas de vue des voisins d'immeuble de plusieurs années, et qui nous fait si souvent paraître froids et sans cœur aux yeux de l'habitant des petites villes. Et même, si je ne me trompe, la face intérieure de cette réserve extérieure n'est pas seulement l'indifférence, mais, plus souvent que nous n'en prenons conscience, une légère aversion, une étrangeté et une répulsion réciproques qui, au moment d'un contact rapproché, quelle qu'en soit l'occasion, tourneraient aussitôt en haine et en lutte. Toute l'organisation intérieure d'une vie de relations aussi étendue repose sur une gradation extrêmement diverse de sympathies, d'indifférences et d'aversions, des plus brèves comme des plus durables. La sphère de l'indifférence n'y est d'ailleurs pas aussi grande qu'il y paraît en surface ; l'activité de notre âme répond presque à chaque impression venue d'un autre être humain par une sensation déterminée d'une manière ou d'une autre, que seuls son caractère inconscient, sa fugacité et ses changements semblent résorber dans l'indifférence. En fait, cette indifférence nous serait aussi peu naturelle que nous serait insupportable le flou d'une suggestion réciproque sans discernement ; et de ces deux dangers typiques de la grande ville, c'est l'antipathie qui nous protège, ce stade latent et préliminaire de l'antagonisme pratique : elle produit les distances et les éloignements sans lesquels ce genre de vie ne pourrait tout simplement pas être mené. Ses mesures et ses mélanges, le rythme de son apparition et de sa disparition, les formes sous lesquelles on lui donne satisfaction, tout cela forme, avec les motifs unificateurs au sens étroit, un tout indissociable de la configuration de la vie dans la grande ville : ce qui y apparaît immédiatement comme dissociation n'est donc en réalité que l'une de ses formes élémentaires de socialisation.

9 Cette réserve, avec sa résonance d'aversion cachée, apparaît à son tour comme la forme ou le vêtement d'une essence spirituelle bien plus générale de la grande ville. Elle accorde en effet à l'individu un genre et un degré de liberté personnelle dont il n'existe aucun équivalent dans d'autres conditions : elle remonte ainsi à l'une des grandes tendances d'évolution de la vie sociale en général, à l'une des rares pour lesquelles on puisse trouver une formule à peu près universelle. Le stade

le plus précoce des formations sociales, que l'on retrouve dans celles de l'histoire comme dans celles qui se forment aujourd'hui, est celui-ci : un cercle relativement petit, fortement fermé envers les cercles voisins, étrangers ou de quelque façon hostiles, mais d'une cohésion interne d'autant plus étroite, qui ne laisse à chacun de ses membres qu'une faible latitude pour le développement de qualités singulières et de mouvements libres, dont il serait lui-même responsable. Ainsi commencent les groupes politiques et familiaux, ainsi les partis, ainsi les communautés religieuses ; l'autoconservation des associations très jeunes exige une délimitation stricte et une unité centripète, et ne peut donc accorder à l'individu ni liberté ni particularité dans son développement intérieur et extérieur. À partir de ce stade, l'évolution sociale va simultanément dans deux directions différentes, et qui pourtant se correspondent. À mesure que le groupe croît — en nombre, en espace, en importance et en contenus de vie —, son unité intérieure immédiate se relâche, la netteté de sa délimitation originelle envers les autres s'atténue par des relations et des connexions réciproques ; et en même temps l'individu gagne une liberté de mouvement qui dépasse de loin la première limitation jalouse, et une singularité, une particularité auxquelles la division du travail dans le groupe agrandi donne à la fois l'occasion et la nécessité. C'est selon cette formule que se sont développés l'État et le christianisme, les corporations et les partis politiques, et d'innombrables autres groupes, quelle que soit la manière dont les conditions et les forces particulières de chacun modifient naturellement le schéma général. Mais elle me semble aussi clairement reconnaissable dans le développement de l'individualité au sein de la vie urbaine. La vie des petites villes, dans l'Antiquité comme au Moyen Âge, imposait à l'individu des limites, vers l'extérieur, à ses mouvements et à ses relations, vers l'intérieur, à son autonomie et à sa différenciation, sous lesquelles l'homme moderne ne pourrait pas respirer. Aujourd'hui encore, l'habitant d'une grande ville transporté dans une petite y ressent une gêne au moins de même nature. Plus le cercle qui forme notre milieu est petit, plus sont limitées les relations qui en ouvrent les frontières vers d'autres, plus il veille avec inquiétude sur les actes, la conduite et les opinions de l'individu, et plus vite une singularité quantitative et qualitative ferait éclater le cadre de l'ensemble. La polis antique semble avoir eu à cet égard tout le caractère d'une petite ville. La menace constante qui pesait sur son existence, de la part d'ennemis proches et lointains, produisait cette cohésion serrée sur le plan politique et militaire, cette surveillance du citoyen par le citoyen, cette jalousie de la collectivité envers l'individu, dont la vie propre était réprimée à un degré dont il ne pouvait tout au plus se dédommager que par le despotisme exercé dans sa maison. L'agitation et l'effervescence immenses, la couleur unique de la vie athénienne s'expliquent peut-être par le fait qu'un peuple de personnalités aux dispositions incomparablement individuelles y luttait contre la pression intérieure et extérieure constante d'une petite ville qui efface les individus. Cela produisait une atmosphère de tension où les plus faibles

étaient réprimés et les forts poussés à s'affirmer de la manière la plus passionnée. Et c'est précisément ainsi que s'épanouit à Athènes ce que l'on doit appeler, sans pouvoir le circonscrire exactement, « l'universellement humain » dans le développement spirituel de notre espèce. Car tel est le rapport dont on affirme ici la validité, objective aussi bien qu'historique : les contenus et les formes de vie les plus vastes et les plus généraux sont intimement liés aux plus individuels ; les uns et les autres ont leur stade préliminaire commun, ou aussi leur adversaire commun, dans des formations et des groupements étroits, dont l'autoconservation se défend aussi bien contre ce qui est vaste et général hors d'eux que contre ce qui se meut librement et individuellement en eux. De même qu'à l'époque féodale l'homme « libre » était celui qui relevait du droit du pays, c'est-à-dire du droit du plus grand cercle social, et l'homme non libre celui qui ne tirait son droit que du cercle étroit d'une association féodale, à l'exclusion de l'autre, de même aujourd'hui, en un sens spiritualisé et raffiné, l'habitant de la grande ville est « libre », par opposition aux mesquineries et aux préjugés qui enserrent celui de la petite ville. Car la réserve et l'indifférence réciproques, ces conditions de vie spirituelles des grands cercles, ne sont jamais plus fortement ressenties, dans leur effet sur l'indépendance de l'individu, qu'au plus épais de la foule de la grande ville, parce que la proximité et l'étroitesse physiques y rendent la distance spirituelle d'autant plus visible ; et ce n'est manifestement que le revers de cette liberté si l'on ne se sent, dans certaines circonstances, nulle part aussi seul et abandonné que précisément dans la foule de la grande ville ; car ici comme ailleurs, il n'est nullement nécessaire que la liberté de l'homme se reflète dans sa vie affective sous la forme du bien-être.

10 Ce n'est pas seulement la grandeur immédiate du territoire et du nombre d'habitants qui fait de la grande ville le siège de la liberté personnelle, en raison de la corrélation, à l'échelle de l'histoire universelle, entre l'agrandissement du cercle et la liberté personnelle, intérieure et extérieure ; dépassant encore cette étendue visible, les grandes villes ont aussi été les sièges du cosmopolitisme. Comme dans le développement des fortunes — au-delà d'un certain niveau, la propriété tend à croître selon des progressions de plus en plus rapides et comme d'elle-même —, l'horizon de la ville, ses relations économiques, personnelles et intellectuelles, son rayonnement idéal, s'agrandissent comme selon une progression géométrique dès qu'une certaine limite a été franchie ; chaque extension dynamique qu'elle gagne devient l'échelon, non d'une extension égale, mais d'une extension suivante plus grande ; à chaque fil qui part d'elle viennent ensuite s'en ajouter de nouveaux, comme d'eux-mêmes, de même qu'à l'intérieur de la ville l'*unearned increment* de la rente foncière apporte au propriétaire, par la seule augmentation de la circulation, des gains qui croissent d'eux-mêmes. En ce point, la quantité de la vie se convertit très directement en qualité et en caractère. La sphère de vie de la petite ville est pour l'essentiel enclose en elle-même et avec elle-même. Pour la grande ville, il est décisif que sa vie intérieure s'étende, par vagues successives, sur un vaste territoire

national ou international. Weimar n'est pas un contre-exemple, parce que justement cette importance y était attachée à des personnalités singulières et mourut avec elles, tandis que la grande ville se caractérise précisément par son indépendance essentielle, même à l'égard des personnalités individuelles les plus importantes : c'est la contrepartie et le prix de l'indépendance dont l'individu jouit en elle. L'essence la plus significative de la grande ville réside dans cette grandeur fonctionnelle au-delà de ses limites physiques ; et cette action agit à son tour en retour et donne à sa vie poids, importance et responsabilité. De même qu'un homme ne s'arrête pas aux limites de son corps ou de l'espace qu'il remplit immédiatement par son activité, mais seulement à la somme des effets qui s'étendent à partir de lui dans le temps et dans l'espace, de même une ville ne consiste que dans la totalité des effets qui dépassent son immédiateté. C'est là seulement sa véritable étendue, celle dans laquelle s'exprime son être. Cela indique déjà qu'il faut comprendre la liberté individuelle, complément logique et historique d'une telle étendue, non pas seulement au sens négatif, comme simple liberté de mouvement et disparition des préjugés et de l'esprit borné ; ce qui lui est essentiel, c'est que la particularité et l'incomparabilité que toute nature possède finalement quelque part s'expriment dans la manière de façonner la vie. Que nous suivions les lois de notre propre nature — et c'est bien cela, la liberté — ne devient tout à fait visible et convaincant, pour nous et pour les autres, que lorsque les manifestations de cette nature se distinguent aussi de celles des autres ; seul le fait que nous ne puissions être confondus avec d'autres prouve que notre manière d'exister ne nous est pas imposée par d'autres.

11 Les villes sont d'abord les sièges de la plus haute division du travail économique ; elles produisent en ce domaine des phénomènes aussi extrêmes que, à Paris, la profession lucrative de « quatorzième » : des personnes, reconnaissables à des écriteaux sur leur logement, qui se tiennent prêtes à l'heure du dîner, dans une tenue convenable, pour qu'on vienne les chercher en hâte là où une société se trouve à treize à table. Exactement dans la mesure de son extension, la ville offre de plus en plus les conditions décisives de la division du travail : un cercle qui, par sa grandeur, est capable d'accueillir une multiplicité extrêmement variée de prestations, tandis que la concentration des individus et leur lutte pour la clientèle contraignent chacun à une spécialisation de son ouvrage où il ne pourra pas être si facilement supplanté par un autre. Le décisif est que la vie urbaine a transformé la lutte avec la nature pour gagner sa nourriture en une lutte pour l'homme, que le gain disputé n'est pas accordé ici par la nature, mais par l'homme. Car de là ne découle pas seulement la source de la spécialisation que l'on vient d'indiquer, mais une source plus profonde : celui qui offre doit chercher à susciter chez celui qu'il sollicite des besoins toujours nouveaux et toujours plus singuliers. La nécessité de spécialiser sa prestation pour trouver une source de revenus pas encore épuisée, une fonction difficilement remplaçable, pousse à la différenciation, au raffinement,

à l'enrichissement des besoins du public, qui doivent visiblement conduire à des différences personnelles croissantes au sein de ce public. Et cela mène à l'individualisation, au sens plus étroitement spirituel, des qualités psychiques, à laquelle la ville donne occasion en proportion de sa grandeur.

12 Une série de causes saute aux yeux. D'abord, la difficulté de faire valoir sa propre personnalité dans les dimensions de la vie de la grande ville. Là où l'intensification quantitative de l'importance et de l'énergie atteint sa limite, on recourt à la particularisation qualitative, pour gagner ainsi à soi, d'une manière ou d'une autre, la conscience du cercle social en excitant sa sensibilité aux différences : ce qui finit par entraîner aux bizarreries les plus affectées, aux extravagances spécifiquement urbaines de la singularité affichée, du caprice, de la préciosité, dont le sens ne réside plus du tout dans le contenu de ces comportements, mais seulement dans leur forme : être autre, se distinguer et, par là, se faire remarquer. Pour beaucoup de natures, c'est finalement le seul moyen de sauver pour soi, par le détour de la conscience des autres, quelque estime de soi et la conscience d'occuper une place. Un facteur peu visible, mais dont les effets s'additionnent sans doute de façon sensible, agit dans le même sens : la brièveté et la rareté des rencontres qui sont accordées à chacun avec l'autre, comparées aux relations de la petite ville. Car la tentation de se présenter de manière appuyée, ramassée, aussi caractéristique que possible, y est bien plus proche que là où des rencontres fréquentes et longues assurent déjà chez l'autre une image sans équivoque de la personnalité.

13 La raison la plus profonde pour laquelle c'est justement la grande ville qui suggère l'aspiration à l'existence personnelle la plus individuelle — que ce soit toujours à bon droit et toujours avec succès ou non — me paraît pourtant la suivante. Le développement de la culture moderne se caractérise par la prépondérance de ce qu'on peut appeler l'esprit objectif sur l'esprit subjectif; c'est-à-dire que dans la langue comme dans le droit, dans la technique de production comme dans l'art, dans la science comme dans les objets de l'environnement domestique, s'incarne une somme d'esprit dont la croissance quotidienne n'est suivie que de façon très incomplète, et à une distance toujours plus grande, par le développement spirituel des sujets. Si nous embrassons du regard, par exemple, l'immense culture qui s'est incarnée depuis cent ans dans les choses et les connaissances, dans les institutions et les commodités, et que nous la comparons au progrès culturel des individus pendant la même période — au moins dans les classes supérieures —, il apparaît entre les deux une différence de croissance effrayante, et même, sur certains points, plutôt un recul de la culture des individus pour ce qui est de la spiritualité, de la délicatesse, de l'idéalisme. Cette discordance est pour l'essentiel l'effet de la division croissante du travail; car celle-ci exige de l'individu une prestation toujours plus unilatérale, dont la plus haute intensification laisse bien souvent dépérir sa personnalité dans son ensemble. En tout cas, l'individu est de moins en moins à la hauteur de la prolifération de la culture objective. Moins consciemment peut-

être que dans la pratique et dans les obscurs sentiments d'ensemble qui en proviennent, il est réduit à une *quantité négligeable*, à un grain de poussière face à une immense organisation de choses et de puissances qui lui retirent peu à peu des mains tous les progrès, toutes les spiritualités, toutes les valeurs, et les font passer de la forme de la vie subjective à celle d'une vie purement objective. Il suffit d'indiquer que les grandes villes sont les véritables théâtres de cette culture qui dépasse tout ce qui est personnel. Là s'offre, dans les bâtiments et les établissements d'enseignement, dans les merveilles et les commodités de la technique qui abolit l'espace, dans les formes de la vie collective et dans les institutions visibles de l'État, une plénitude si écrasante d'esprit cristallisé, devenu impersonnel, que la personnalité ne peut pour ainsi dire pas tenir face à elle. D'un côté, la vie lui est rendue infiniment facile, car les stimulations, les intérêts, les manières de remplir le temps et la conscience s'offrent à elle de tous côtés et la portent comme dans un courant où l'on n'a presque plus besoin de nager soi-même. Mais d'un autre côté, la vie se compose de plus en plus de ces contenus et de ces offres impersonnels, qui tendent à évincer les colorations et les incomparabilités proprement personnelles ; de sorte que maintenant, précisément pour que ce qu'il y a de plus personnel se sauve, il lui faut déployer un extrême de singularité et de particularisation ; il doit l'exagérer pour se faire seulement encore entendre, même de lui-même. L'atrophie de la culture individuelle par l'hypertrophie de la culture objective est une raison de la haine farouche que les prédicateurs de l'individualisme extrême, Nietzsche en tête, vouent aux grandes villes ; mais c'est aussi une raison pour laquelle ils sont justement si passionnément aimés dans les grandes villes, pour laquelle ils apparaissent justement à leurs habitants comme les annonciateurs et les rédempteurs de leur aspiration la plus inassouvie.

14 Si l'on interroge ces deux formes de l'individualisme que nourrissent les rapports quantitatifs de la grande ville — l'indépendance individuelle et la formation d'une singularité personnelle — sur leur place historique, la grande ville acquiert une valeur toute nouvelle dans l'histoire universelle de l'esprit. Le XVIII^e^ siècle trouva l'individu pris dans des liens violents, devenus dénués de sens, de nature politique et agraire, corporative et religieuse : des contraintes qui imposaient pour ainsi dire à l'homme une forme contre nature et des inégalités depuis longtemps injustes. Dans cette situation naquit l'appel à la liberté et à l'égalité, la croyance en la pleine liberté de mouvement de l'individu dans toutes les relations sociales et spirituelles, qui ferait aussitôt apparaître en tous le noble noyau commun que la nature a déposé en chacun et que la société et l'histoire n'auraient fait que déformer. À côté de cet idéal du libéralisme, un autre grandit au XIX^e^ siècle, sous l'effet de Goethe et du romantisme d'une part, de la division économique du travail d'autre part : les individus libérés des liens historiques veulent maintenant aussi se distinguer les uns des autres. Ce n'est plus « l'homme universel » en chacun, mais précisément l'unicité qualitative et l'impossibilité d'être confondu qui portent dé-

sormais sa valeur. C'est dans la lutte et les entrelacements changeants de ces deux manières de déterminer le rôle du sujet au sein de la totalité que se déroule l'histoire extérieure aussi bien qu'intérieure de notre temps. C'est la fonction des grandes villes que de fournir le lieu de ce combat et des tentatives pour unir les deux, en ce que leurs conditions particulières se sont révélées à nous comme des occasions et des stimulants pour le développement de l'un et de l'autre. Elles gagnent ainsi une place tout à fait unique, féconde en significations incalculables, dans le développement de l'existence psychique ; elles se révèlent comme l'une de ces grandes formations historiques où les courants opposés qui embrassent la vie se rejoignent et se déploient comme à droits égaux. Mais par là, que leurs phénomènes particuliers nous soient sympathiques ou antipathiques, elles sortent entièrement de la sphère face à laquelle l'attitude du juge nous conviendrait. Dès lors que de telles puissances ont pénétré dans la racine comme dans la cime de toute la vie historique, à laquelle nous appartenons dans l'existence fugitive d'une cellule, notre tâche n'est pas d'accuser ou de pardonner, mais seulement de comprendre.[*]

[*] Le contenu de cette conférence ne renvoie pas, par sa nature même, à une littérature qu'il faudrait citer. Les idées principales d'histoire de la culture qui y sont exposées sont fondées et développées dans ma *Philosophie de l'argent*.

Note de Simmel.